



Contes et légendes

Une création théâtrale de Joël Pommerat



• **Le Monde** • Jeudi 09 janvier 2020 • propos recueillis par Fabienne Darge

Joël Pommerat et « le fantôme du vrai »

Le dramaturge présente à Nanterre « Contes et légendes », où dix comédiennes jouent des enfants et des robots >>> [Entretien](#)

• **Libération** • Vendredi 10 janvier 2020 • Par Anne Diatkine

Joël Pommerat, robots pour être vrais

A Nanterre, l'auteur et metteur en scène dévoile ses « Contes et légendes », un docu-fiction d'anticipation qui joue de la confusion entre enfants et androïdes. Une puissante réflexion sur la construction de l'identité. (...)

• **Journal La Terrasse** • Dimanche 12 janvier 2020 • Par Agnès Santi

Contes et légendes de Joël Pommerat

Après Ça ira (1) Fin de Louis (2015), Joël Pommerat revient à l'intime de manière magistrale. Au sein de familles où humains et robots coexistent, l'artifice du théâtre se fait miroir saisissant de notre humanité. (...)



Joël Pommerat et « le fantasma du vrai »

Le dramaturge présente à Nanterre « Contes et légendes », où dix comédiennes jouent des enfants et des robots

ENTRETIEN

Joël Pommerat revient sur les scènes françaises, après le succès de *Ça ira (1) Fin de Louis*, son spectacle sur la Révolution française, créé en 2015 et qui a tourné à travers le monde pendant quatre ans. Ce retour a lieu avec une création en apparence aux antipodes : futuriste, modeste dans sa forme, portée par d'autres comédiens que ceux de sa troupe habituelle.

Après « Ça ira (1) Fin de Louis », qui couvre la période allant de 1787 à 1791, on attendait « Ça ira (2) ». Pourquoi êtes-vous parti sur un tout autre projet ?

Parce que je n'étais pas prêt à envisager une suite. Pour des raisons de fatigue, d'abord. Et puis si j'envisage de faire *Ça ira (2)* un jour, il faudra trouver une forme totalement renouvelée. Il s'agirait de traiter de la période mythologique allant de 1791 à 1795, autrement dit celle de la Terreur, encore plus compliquée à représenter que la précédente. Évidemment, je me dis que cela aurait du sens de le faire aujourd'hui. Mais je n'ai pas encore trouvé la forme.

Quand je vois la plupart des œuvres portant sur cette période, j'ai un sentiment de trahison, d'instrumentalisation. Le *Danton* d'Andrzej Wajda est emblématique à cet égard : ce film fausse complètement le réel, de manière manichéenne, pour en faire une critique de l'idéalisme communiste. Je n'aimerais pas être malhonnête intellectuellement avec la réalité historique. Je n'ai pas renoncé à l'idée de créer *Ça ira (2)*, de reprendre un travail à partir des archives. J'en ressens l'intérêt pour moi et pour notre époque. Mais il faudra du temps.

Comment êtes-vous passé de « Ça ira » à la création d'un spectacle d'anticipation mettant en scène des adolescents et des robots humanoïdes ?

Après *Ça ira*, je me suis demandé si j'avais envie de continuer le théâtre. Pour la première fois, le plaisir avait disparu. Alors je suis parti faire des choses différentes, et notamment travailler avec des détenus de la maison d'arrêt d'Arles. L'expérience impliquait le retour aux fondamentaux du théâtre, que j'ai tant aimés à mes débuts. J'ai travaillé à l'opéra, aussi, j'ai avancé sur ce chemin de la complicité entre théâtre et musique.

Le désir de théâtre est revenu avec celui de mettre en scène des enfants. Les robots sont arrivés comme une digression au départ, puis ils sont devenus importants. L'écriture s'est développée autour de cette question de l'humanité artificielle. L'acte fondateur de mon théâtre, c'est le travail avec les interprètes.

Les interprètes des adolescents et des robots, dans le spectacle, sont de jeunes comédiennes inconnues. Comment les avez-vous rencontrées ?

Depuis quelques années, j'organise des ateliers de recherche, avec des comédiens et des comédiennes qui me sollicitent. J'en ai mené deux pour préparer cette création, au terme desquels j'ai retenu dix comédiennes. Ce ne sont pas des amateurs, mais des jeunes femmes entre 26 et 32 ans qui ont déjà un parcours théâtral. Le texte n'était pas écrit au départ. Nous avons travaillé en improvisations dirigées, sur des thèmes qui étaient surtout là pour nourrir une recherche d'incarnation. Comment faire exister des corps, des voix, des individus ? Une bonne part de mon écriture est un prétexte à donner de la présence à des personnages.

Comment expliquez-vous cette récurrence, chez vous, du thème de l'enfance ?

Je ne sais pas... Mais, dans ce travail, j'ai eu l'impression qu'un espace s'ouvrait. Qu'en recommençant du théâtre avec des personnages adultes j'allais être enfermé dans mon cirque intérieur, reproduire ce que j'avais déjà fait. D'où

ce sentiment, qui s'est confirmé, qu'en faisant vivre des enfants entre eux j'allais ouvrir de nouvelles cases. Dans les contes que j'ai adaptés et mis en scène (*Le Petit Chaperon rouge*, *Pinocchio* et *Cendrillon*), l'enfant était toujours envisagé par rapport à des adultes. Ici, les enfants sont des personnages à part entière, dans une autre réalité, ce qui a ouvert un imaginaire qui me plaît beaucoup.

Le spectacle s'appelle « Contes et légendes », mais on n'y décèle pas de traces de contes canoniques, et il est plus directement ancré dans le réel que les contes classiques...

Il y a de l'ironie dans ce titre. Le conte est un mot-valise, qui va bien à ces formes brèves, à ces petites histoires indépendantes les unes des autres. La légende, elle, renvoie à la question de la part construite et imaginaire en chacun de nous, qui est vraiment au cœur du spectacle.

Dans cette question de la part construite, il y a celle du genre, de la manière dont la virilité se compose, que vous sondez en faisant jouer tous les rôles, filles comme garçons, par des actrices. Pourquoi ?

« Incarner le genre masculin quand on a été socialisé dans un autre genre demande une vraie action de construction »

C'est justement le fait que le genre masculin soit incarné par des femmes qui fait sens pour moi. Même si le spectateur ne le perçoit pas directement, inconsciemment un trouble s'installe. On est au théâtre, on fait une expérience. Le fait d'incarner le genre masculin quand on a été socialisé dans un autre genre demande une vraie action de construction : il faut « faire » le garçon, et, du coup, « faire » la fille. Cela ne va plus de soi et révèle cette construction sociale. Cette pièce n'aurait pas de sens pour moi si elle était jouée par des garçons.

Le mot de « dystopie », très à la mode, vous convient-il pour cette pièce que vous

situez dans un futur relativement proche ?

Non, je préfère ceux d'anticipation et de science-fiction. En fait, ce n'est pas très différent de *Ça ira*, mais dans l'autre sens temporel : il s'agit d'intégrer un élément fictionnel à une société qui ressemble à la nôtre.

Comment sont arrivés les robots humanoïdes dans le texte ?

Par la même nécessité que celle que j'ai éprouvée par rapport à l'enfance : me confronter à l'incarnation de cette réalité. Comment représenter le faux, le vide, l'artificiel, au théâtre, royaume du faux et de l'artificiel dans lequel je cherche naïvement, depuis le début, la justesse, la crédibilité, la vérité. Sans être dupe. Le défi, c'était de chercher la justesse du faux, de creuser cet antagonisme-là. C'est une question avant tout profondément théâtrale. Le théâtre, pour moi, c'est chercher, et donner à voir de quoi nous sommes faits, entre l'intérieur et l'extérieur. L'articulation entre la construction sociale des individus et la construction de créatures inventées est intéressante, elle conduit à s'interroger sur le fantasma du vrai chez les êtres vivants.

Le spectacle « Contes et légendes » est construit autour d'une série de petits récits. ELIZABETH CARECCHIO



Ados et humanoïdes, main dans la main

QUI EST HOMME, qui est robot ? Joël Pommerat sème le trouble, avec un art consommé, dans cette nouvelle création, *Contes et légendes*. Présenté par son auteur lui-même comme un « petit » spectacle par rapport à *Ça ira (1)*. *Fin de Louis*, son grand œuvre sur la Révolution française, celui-ci n'en plonge pas moins le spectateur dans un vertige sans fond.

Rien que de très simple, pourtant, en apparence, sur le plateau nu où déboulent deux préadolescents mâles, face à une jeune fille dont ils se demandent si elle est un robot ou si elle est « vraie ». La scène, d'une crudité et d'une vérité saisissantes, notamment dans la manière de traduire au théâtre le langage « ensauvagé » des jeunes d'aujourd'hui, inaugure une série de petits récits qui ont en commun de se dérouler dans un monde

légèrement futuriste, où les hommes vivraient, au quotidien, avec des robots humanoïdes.

Dans ce monde-là, les robots remplaceraient, auprès des enfants, des parents absents mais néanmoins soucieux jusqu'à l'obsession de la réussite scolaire et sociale de leur progéniture, et atteints du fantasma de l'enfant parfait. Dans ce monde-là, les robots seraient doux et paisibles, et les jeunes se prendraient d'affection pour ces créatures, une affection qu'ils pourraient ressentir comme réciproque, alors que, « dans la vie, plein de gens te marchent dessus », constate l'un d'eux.

Il n'est pas question pour Joël Pommerat, qui toujours travaille en anthropologue, de se livrer à une quelconque dénonciation de l'intelligence artificielle et de ses dangers. Dans *Contes et lé-*

gendes, le robot est un miroir, un artifice qui dévoile toutes les artificialités de l'homme, créature elle-même largement fabriquée et programmée. Notamment dans la distribution des rôles entre hommes et femmes, comme le montre une autre scène au rasoir, dans laquelle une sorte de « coach de virilité » dresse de jeunes garçons à se comporter « en hommes » – c'est-à-dire en prédateurs.

Extraordinairement incarné

Comme toujours chez Pommerat, c'est à la fois cruel, plein d'humour, et extraordinairement incarné. L'auteur et metteur en scène a mené un travail de direction d'acteurs époustouffant avec les dix jeunes comédiennes inconnues qui, dans le spectacle, jouent aussi bien les garçons, les filles que les robots, avec une véricité rare au théâtre. Les personnages

existent dans toute leur crédibilité, et nous mènent loin, très loin, dans l'interrogation sur nos vies humaines, sur les frontières qui les séparent des machines.

Même la mort ici semble être remise en cause, en tant qu'ultime frontière. Car les robots meurent aussi. Et renaissent. Comme les hommes, si l'on en croit de nombreuses légendes religieuses dans l'histoire de l'humanité. En poussant ainsi les curseurs du réel et du fantastique, du vrai et du faux, du construit et du naturel, Joël Pommerat signe un spectacle magistral, dans son apparente simplicité. ■

F. DA.

Contes et légendes, de et par Joël Pommerat. Théâtre Nanterre-Amandiers, 7, avenue Pablo-Picasso, Nanterre. Du 9 janvier au 14 février.

Dans votre spectacle, les robots ont-ils des sentiments ?

Cette question m'a occupé pendant des mois... Je suis allé dans une direction, puis je suis revenu en arrière. Je n'ai pas l'impression que ce soit ce que je montre, au final. Ces personnages de robots sont peu actifs, ils sont surtout spectateurs. Ils servent avant tout de révélateurs, ils mettent à l'épreuve cette question que je me pose depuis le début, sur ce que c'est que de vivre. Mais ce n'est pas ma démarche, ni mon pouvoir, de me saisir de cette dimension philosophique, j'essaie juste d'entrer dans des données sensibles, des pistes qui restent de l'ordre de l'intuition. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FABIENNE DARGE

CULTURE/

Joël Pommerat, robots pour être vrais

A Nanterre, l'auteur et metteur en scène dévoile ses «Contes et légendes», un docu-fiction d'anticipation qui joue de la confusion entre enfants et androïdes. Une puissante réflexion sur la construction de l'identité.

Par ANNE DIATKINE

En 1987, lors de la sortie des *Ailes du désir* et peu de temps avant la chute du Mur, Wim Wenders expliquait sur France Culture que c'était pour pouvoir montrer les humains qu'il avait inventé les anges. Les Berlinoïses du film visités par eux devenaient des héros et la caméra montrait le minuscule

point de bascule kinesthésique lorsque l'humeur change, que soudain un fragment dépressif se dissipe. Il n'y a pas d'ange dans *Contes et légendes*, la dernière création de Joël Pommerat (*lire ci-contre*), mais des robots à l'apparence humaine, qui permettent eux aussi d'observer sous un prisme particulier les en-

fants qu'ils accompagnent. Des anges à l'intelligence artificielle, il y a un gouffre qui correspond à celui des décennies écoulées : une trentaine d'années, autant dire un siècle, et un vertigineux écroulement de toute forme d'espoir. Sur le plateau, il y a donc des acteurs qui semblent être de vrais en-

fants et de vrais robots. Et peut-être le sont-ils, pourquoi ne le seraient-ils pas ? Ils ont une dizaine d'années et Joël Pommerat les place dans des situations quotidiennes dont la violence banale étreint. On se dit qu'il ne fait pas bon d'être un enfant, qu'il n'y a pas de vert paradis ou d'idéalisation possible, leur soli-

tude traverse la scène comme un grand vent d'hiver sur une esplanade. C'est si peu, ce que les adultes ont à leur transmettre, à l'heure de l'hyperperformance obligatoire et de l'angoisse de ne pas être au niveau, d'être balayé.

FEINDRE L'INTERACTION

Le top du top, quand ils en ont les moyens, ou lorsqu'un parent, malade, organise sa disparition : un accompagnateur scolaire artificiel, qui ne fera jamais faux bond, ne ratera jamais le goûter et l'aidera à faire ses devoirs, ne commettra pas d'erreur – il en est incapable. Sa mémoire est infaillible – à moins qu'on ne le réinitialise, auquel cas tout disparaît, même la relation – ce qui serait dommage car on s'attache à lui, et c'est réciproque, prétend l'un d'entre eux, programmé pour feindre l'interaction, se montrer affectueux. Il est courtois, peut être fille ou garçon au choix, et il donne l'exemple. Lors d'une conférence, un expert fait l'historique de «Roby», et le spectateur se laisse prendre à l'apparence de véracité de sa leçon et à l'aspect documentaire du spectacle : «*Le corps étant un moyen d'expression aussi efficace que les mots, il était évident selon*



Contes et légendes,
de Joël Pommerat. PHOTO
ELIZABETH CARECCHIO

«eux qu'il fallait reproduire artificiellement le corps et le visage humain aussi parfaitement que possible pour parvenir à une qualité de relation et de communication spontanée propre à tous les êtres sociaux. [...] C'est pour cela que les corps réalistes humainement ont commencé à remplacer les corps inspirés de la bande dessinée enfantine chez la plupart des robots sociaux que nous côtoyons aujourd'hui.»

Ainsi, Joël Pommerat montre des enfants – ou des acteurs qui les incarnent – mais aussi des robots qui miment l'enfance – ou des comédiens qui jouent à sembler de faux vrais enfants. On s'y perdrait, comme ce petit matamore qui veut «faire un tour» avec une fille et prend soudainement peur: «Tu fais trop ta belle, t'es malade ou quoi?», «Tu veux voir ma bite?» Lui au moins pourrait prouver qu'il est un garçon. A la fille: «Franchement, dis-le moi tout de suite si tu es un robot et j'te défonce la tête de ma mère.» Le spectateur n'a aucun doute sur la réalité de la préadolescente (ce sur quoi il se trompe) et la gamine exploite l'inquiétude qu'elle suscite chez le petit macho qui envoie son pote pour vérifier à sa place la texture humaine de sa peau. Comment fabrique-t-on la différence des sexes, que ce soit chez un bébé ou chez un robot? Si la question du genre est l'un des fils conducteur, elle s'est invitée par surprise et inéluctablement «dès lors qu'on se demande comment jouer le petit garçon ou la petite fille», se souvient Joël Pommerat.

RICOCHEMENT

Pas de décor, une lumière blanche et franche, des fondus au noir qui, comme souvent chez Joël Pommerat, permettent de glisser d'une séquence à l'autre. Les scènes se font écho ou s'emboîtent, et c'est leur ricochement dans la mémoire du spectateur qui crée une partie des récits et leur tonalité. Curieusement, les spectateurs applaudissent entre chaque scène, ce qui a pour effet de fragmenter le spectacle. Contrairement à *Ça ira*, *Fin de Louis* que l'on pouvait percevoir comme un genre d'épopée foisonnante dont certains moments étaient regardés à la loupe, chaque situation est ici essorée. Elles n'en sont que plus poignantes et sujettes à recevoir les projections du spectateur qui peuvent éventuellement percevoir du comique, puisque des rires fusent. ◆

CONTES ET LÉGENDES
de JOËL POMMERAT
Théâtre Nanterre-Amandiers (92).
Du 9 janvier au 14 février.



Joël Pommerat en 2015.

PHOTO CELIA PERNOT.
HANS LUCAS

«Avec ces êtres fabriqués, on peut aller chercher de quoi est faite l'humanité vivante»

Joël Pommerat revient sur les étapes de «Contes et légendes», création pour laquelle il a constitué une nouvelle troupe.

Joël Pommerat dit qu'il a bien du mal à parler de ses spectacles et de celui-ci en particulier, qu'il n'est pas apte au commentaire ou qu'en produire ne l'amuse pas, surtout quand le travail est si neuf, et qu'il restera en mouvement encore longtemps. Et pourtant sa parole se délie. Nous l'avons rencontré dans un fast-food japonais à Lyon.

«Je ne suis pas arrivé dans ce projet avec une pensée mûre et structurée. Il m'arrive de débiter un spectacle en ayant la ligne d'une histoire, ou de certaines grandes situations, de personnages, et presque un thème qui se dégage. Pour *Contes et légendes*, ce n'était pas le cas. Mon idée, c'était de partir de l'enfance et de continuer avec elle. Mais l'enfance, c'est tout

et rien, ça ne détermine aucun contour, c'est vaste. Quand les robots sont apparus, j'ai cherché à comprendre, au-delà de l'intérêt et la fascination de faire jouer une «chose» à un humain, quel était leur

VERBATIM

et les relations avec les êtres dotés d'intelligence artificielle se développent grâce au mimétisme et au sentiment d'empathie. «Dans *Contes et Légendes*, il ne me semble pas que les enfants ressemblent à ceux que j'imagine quand je mets en scène *Cendrillon* ou *le Petit Chaperon rouge*. Les personnages des contes sont destinés à ce que les enfants puissent s'identifier à eux. Alors que dans ce spectacle, je ne me suis pas préoccupé de construire des enfants qui intéressent d'autres enfants. C'est ma respiration de les faire exister sur une scène de théâtre, et d'inventer, comme en miroir, le robot qui questionne leur authenticité. Fabriquer du faux qui apparaisse vraiment faux, sincèrement faux, me plongeait dans un abîme de métaphysique et c'était un défi théâtral.

«On est très loin de concevoir des robots qui ressembleraient à ceux du spectacle. La rationalité occidentale a plutôt tranché en faveur d'êtres artificiels qui doivent se donner comme non humain. Mais

je suis prêt à parier que plus on en sera capable, plus les humains auront envie que les objets robotiques leur ressemblent. Car même

les relations avec les êtres dotés d'intelligence artificielle se développent grâce au mimétisme et au sentiment d'empathie.

«Je ne sais pas si je ferais du théâtre toute ma vie. Avant de conce-

voir *Contes et légendes* et de forger une autre équipe, une autre troupe, je suis passé par un passage à vide. L'envie, l'enthousiasme, l'énergie n'étaient plus là. J'étais fatigué mentalement et dans mon corps. Ce n'est pas le théâtre le problème, mais d'être certain que le projet en vaille la peine, qu'on embarque toute une équipe dans une aventure qui tienne la route, qu'on ne va pas interrompre à mi-chemin. J'ai tout de même fait pendant cette période trois spectacles à la maison centrale d'Arles avec des personnes en détention, qui étaient doux et simples. J'ai aussi monté deux opéras, *Pinocchio* avec le compositeur Philippe Boesmans, et *l'Inondation* coécrit avec Francesco Filidei d'après la nouvelle d'Evgueni Zamiatine (1)... Donc, le stress d'une création, je l'ai connu pleinement.

«Cet état de vulnérabilité dans lequel j'ai été m'a amené à encore plus m'écouter sur les raisons pour lesquelles on crée un spectacle: pourquoi, avec qui, pour qui. J'ai aimé constituer une nouvelle troupe pour *Contes et légendes* et travailler avec des personnes que je ne connaissais pas du tout, on s'est choisis mutuellement, il y a eu un grand plaisir à chercher ensemble.

«Je suis nomade, j'habite rarement longtemps au même endroit, et il m'est arrivé de rêver de réhabiliter un lieu et de le transformer en théâtre. Ce serait pratique de répéter dans un endroit unique. Pour *Contes et légendes*, on a répété presque six mois, et dans une demi-douzaine de lieux différents. Pour moi, la forme extérieure de l'outil n'est pas le plus important. Si je me sens bien aux Amandiers à Nanterre, c'est que le théâtre est perfectionné et paisible. Mais jamais je ne voudrais diriger une structure, aussi aimable soit-elle.

«Je suis de passage dans les villes et je reste trop longtemps dans des salles de travail pour aller suffisamment au théâtre, c'est un manque. J'aimerais vraiment prendre une année entière pour ne faire que ça: voir les spectacles des autres. J'ai une inquiétude du renfermement. Je lis, j'essaie de suivre ce qui se joue aujourd'hui. Je suis peut-être sorti des moments de plomb qui me traversent parfois.»

Recueilli par A.D. (à Lyon)

(1) Prochaines dates à l'Opéra de Rennes (35) les 15, 16 et 18 janvier puis à l'Opéra de Nantes (44) les 29 et 30 janvier, 1^{er} et 2 février.



Contes et légendes de Joël Pommerat

Après *Ça ira (1) Fin de Louis (2015)*, Joël Pommerat revient à l'intime de manière magistrale. Au sein de familles où humains et robots coexistent, l'artifice du théâtre se fait miroir saisissant de notre humanité.

© Elisabeth Carecchio De remarquables interprètes : Prescillia Amany Kouamé, Jean-Edouard Bodziak, Elsa Bouchain, Lena Dia, Angélique Flaugère, Lucie Grunstein, Lucie Guien, Marion Levesque, Angeline Pelandakis, Mélanie Prezelin.

Quelle science du théâtre, maîtrisée, subtile, originale, prodigieuse ! Joël Pommerat impressionne, trouble, et interroge profondément, en ouvrant de multiples perspectives, sans jamais suivre une piste établie. Son théâtre développe un art du questionnement, un art de la relation nourri d'une foule de détails révélateurs, éclairant la complexité de la nature humaine. Un théâtre aussi sensible et singulier, éloigné de tout parti pris idéologique, de tout surplomb, de toute simplification, fait un bien fou ! Après *Ça ira (1) Fin de Louis (2015)*, fresque captivante inspirée par la Révolution française, Joël Pommerat revient à l'intime, à la famille, et en particulier au moment transitoire de l'adolescence. Le spectacle est ancré dans un futur plus ou moins proche où les familles s'adjoignent volontiers les services d'un robot, afin d'aider les enfants dans l'apprentissage scolaire, entre autres possibles missions. Un robot, ou plutôt une « *personne artificielle* », tant elle ressemble à l'humain, y compris dans sa dimension affective. Qu'est-ce que ces compagnons androïdes provoquent et transforment dans les comportements humains ? L'humain se rapproche-t-il parfois de la machine ? La machine s'humanise-t-elle ou semble-t-elle s'humaniser ? Quelles frontières entre fausses relations et vraies relations, entre le vrai et le faux, entre le naturel et l'acquis ? Comment se construisent nos identités, nos regards sur l'autre ? Le théâtre, lieu d'artifice et du mentir-vrai, est sans doute un bon endroit pour poser ces questions sur notre humanité, surtout lorsqu'elles sont si brillamment traduites sur le plateau.

Le sens aigu des mots et des gestes

Une dizaine de brefs récits théâtraux mettent en scène diverses interactions entre adultes, adolescents et robots, lors desquelles la forme, la langue et le jeu s'approprient ces débats métaphysiques de manière géniale, en jouant sur plusieurs tableaux. Si la ressemblance est frappante entre humains et androïdes, il s'avère néanmoins aisé de les différencier : insultes plus vulgaires les unes que les autres pour des ados énervés, langues et gestes mesurés de manière métronomique pour les robots aux perruques soignées, conçus pour se conformer à des règles strictes en évitant tout conflit. A travers cette différenciation, et à travers des relations familiales plutôt mal en point, la pièce met en jeu avec une rare acuité le sens du langage – outil conformiste, caisse de résonance du mal-être de l'humain contemporain, éruption de rage... Miroirs implacables inscrits entre volonté programmée de perfection, d'efficacité, et désordres avérés, les robots révèlent ce qui constitue l'humain, ce qui dysfonctionne, éclairant les assignations des rôles dans notre société en explorant notamment la question du genre. Avec de jeunes garçons et un coach visant à glorifier le masculin, l'un des récits est consacré à la guerre des sexes. Il est frappant de découvrir que les adolescents et robots sont tous interprétés par des comédiennes, plutôt de petite taille. Une chose est sûre, ce sont vraiment des bonhommes, ces filles ! Drôle, bouleversant et saisissant, le geste artistique fait ici sens à la fois par sa forme aboutie, par l'écriture subtile et par le jeu percutant.

Par Agnès Santi

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Contes et légendes

du Jeudi 9 janvier 2020 au Vendredi 14 février 2020 / Nanterre-Amandiers - Centre dramatique national / 7 avenue Pablo Picasso, 92000 Nanterre.
mardi, mercredi et vendredi à 20h30, jeudi à 19h30, samedi à 18h, dimanche à 16h, relâche lundi. Tél : 01 46 14 70 00. Durée : 1h50.

En tournée.

Du 3 au 7 mars 2020, Théâtre Olympia – CDN de Tours. Du 13 au 20 mars 2020, Théâtre de la Cité – CDN Toulouse-Occitanie. Les 26-27 mars 2020, Espace Jean Legendre – Compiègne. Les 2-3 avril 2020, CDN Orléans. Du 8 au 10 avril 2020, La Comédie – scène nationale de Clermont Ferrand. Les 28-29 avril 2020, Le Phénix – scène nationale de Valenciennes. Les 5-6 mai 2020, L'Estive – scène nationale de Foix et de l'Ariège. Du 13 au 17 mai 2020, La Criée – Théâtre national de Marseille. Du 27 au 29 mai 2020 : Scène nationale de Chateaufallon. Du 9 au 13 juin 2020, MC2 – scène nationale de Grenoble.